

Jazz ■ Aiguillon 1991

Le prix de l'exil

Le 26 avril 1990, disparaissait, à l'âge de 53 ans, Chris Mac Grégor. Le festival de jazz d'Aiguillon rendra hommage à ce Lot-et-Garonnais d'adoption, qui marqua l'histoire du jazz de son empreinte aux sons sud-africains, en invitant son groupe, le Brotherhood of breath. Histoire d'une naissance précédée d'avortements successifs.

L'HISTOIRE du groupe d'origine est pratiquement posthume. Des « Blue Notes » fondé par Mac Grégor en 1962, en Afrique du Sud, il ne reste aujourd'hui que Louis Moholo. La tribu a été décimée par ce que l'on pourrait appeler le mal du pays. Les maladies ou folies qui l'ont atteint, trouveront certes leurs explications médicales, mais le psychique dans ces cas-là est déterminant. Une goutte d'eau dans l'océan de la souffrance, mais pourtant significative de ce qu'est une vie d'opprimé et d'exilé. Mongezi Feza (décédé en 75 d'une pneumonie), Johnny Dyani (décédé en 1987), Nikélé Moyaké (décédé en 1967), Chris Mac Grégor (décédé d'un cancer en avril 1990) et Dudu Pukwana (décédé en juillet 90).

« Cry Freedom », le film de Richard Attenborough sur Steve Biko, leader noir africain, assassiné en septembre 1977 (version officielle : mort en prison), retrace très fidèlement ce que pouvait être la vie des Noirs ou marginaux dans le pays.

En 1964, les six complices quittent clandestinement l'Afrique du Sud, pour laisser derrière eux l'oppression du gouvernement africaner. Jouer pour ce groupe multiracial, relevait, au fur et à

mesure des mois, d'un véritable jeu de cache-cache. Mac Grégor ira jusqu'à jouer dissimulé derrière un rideau.

VIA L'EUROPE

En 1960, la scène jazz bat son plein. Londres pullule de musiciens. Les rencontres vont bon train. Et le groupe, amputé pour un temps du



Toute la bande du Brotherhood réunie dans les jardins du moulin de la Madone, à Saint-Pierre-de-Caubel.

ténor, et du contrebassiste partis pour les USA, se produisit avec Harry Miller et John Stevens. Chris porte en lui le besoin de fonder un big band. Peut-être est-ce ses racines au jazz qui reviennent. Duke Ellington étant son père spirituel. La chance lui sourit. Et il fonde en 1970, le Brotherhood. Mais le groupe, malgré son succès et l'adhésion du public, n'a

jamais percé, du moins en Angleterre. « Nous étions toujours traités comme des étrangers, dit Maxime, sa femme. Un groupe trop sauvage, trop spontané, trop plein de vie, pour les Anglais conservateurs ».

Leur joie à jouer était si forte, si vibrante que la plupart des pontes du showbiz avaient peur.

C'est après leur irruption au Roundhouse, le temple rock de l'époque, que les portes allaient se fermer, a contrario du succès remporté. Les musiciens étaient découragés à chaque tournée. Le showbiz londonien faisait front. Pas de radios, pas de télévisions, très peu de journaux.

Pourtant adulé par les critiques, la barrière du racisme semblait difficile à franchir. Lutter, toujours lutter.

Que l'on soit d'un côté de la frontière ou de l'autre importe peu. Au sud, c'est une vallée de sang et de larmes, au nord, le froid d'un pays qui vous ignore et

vous rejette. Alors, on s'exile une deuxième fois, pour échapper à cette autre prison. Difficile pour un artiste, créateur déchiré par ses racines, de vivre en toute sérénité. Malgré cette situation, Chris et le Brotherhood, font leur place. Mais si petite, qu'elle ne permet difficilement de vivre décemment.

« LA NATION
C'EST NOUS »

Toujours en compétition avec des gens subventionnés, la reconnaissance du groupe était internationale sans avoir de nation. « La nation, c'est nous, disait Chris, mais ce n'est pas une nation de Tiers-Monde. Je dirais que c'est une espèce de quinzième monde ». Les grandes tournées ne suffisent pas à considérer le groupe comme des Sud-Africains, jouant du jazz. Ils dérangent, parce que personne n'arrive à les situer. Impossible pour eux d'enregistrer en studio de 1969 à 1981. « J'ai l'impression de toujours recommencer à zéro ». Toute une énergie dépensée qui devient du vent, comme un cycle infernal qui vous asphyxie. Depuis, l'eau a coulé sous les ponts, emportant avec elle l'âme de nombreux musiciens. Mais, laissant tout de même l'essence de leur art.

Le Brotherhood existe toujours. Les musiciens ne sont plus les mêmes, à deux exceptions près. Mais, et c'est le plus important, l'héritage a été transmis. L'avancée des peuples et des consciences a son prix. Paradoxalement, le militantisme de Mac Grégor l'a enterré dans l'indifférence. La vérité dérange et chacun préfère « rentrer dans son automobile ». La musique possède cette qualité exceptionnelle : celle de pouvoir faire rêver.

En même temps qu'elle donne un avantage de taille à celui qui la crée ou qui la joue : la liberté. Se trouver dans son sillage, amène un sacré ballon d'oxygène.

Christine PUYO

Le Brotherhood of breath

La musique du Brotherhood est teintée de l'empreinte musicale de l'héritage mac grégorien. Quand la confrérie du souffle est sur scène, c'est l'envolée. Bercée d'un côté par les rythmes ancestraux noirs et l'éducation musicale classique de Chris, les mélodies sont gaies, entraînantes, comme seuls savent faire ces gens qui ont tellement souffert pour qui le rire et la spontanéité sont tout.

« Notre truc, disait Chris, c'est un peu de faire semblant. Contrairement aux apparences, c'est autrement plus difficile et organisé que les big bands classiques. J'aime bien entretenir l'équivoque entre : qu'est-ce qui est écrit ? Qu'est-ce qui est improvisé ?

Ils seront quatorze sur la scène d'Aiguillon, le 4 août, en avant-première d'Abbey Lincoln.



Photo de famille juste avant le concert de 85, à Angoulême.

